

UN DÉJEUNER A ANTIBES

Comparer Antibes à Marseille, à Gênes, à Naples, ou simplement à Nice, sa voisine, ce serait peut-être risquer de se faire accuser d'exagération par un lecteur pointilleux; et cependant, après tout, Antibes est Antibes, et c'est déjà quelque chose. Elle existe; on peut la voir, si l'envie vous en prend; et même y baguenauder quelques heures, si l'on ne craint pas trop de passer pour un original.

On a dit que les peuples heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire. S'il en est de même pour les villes, il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure qu'Antibes, qui n'a pas précisément l'air de suer la prospérité, ait une histoire assez intéressante.

Fondée par les Phocéens, comme la plupart des villes qui se chauffent les murs au soleil le long de la Rivière du Ponent, bien des siècles avant l'inauguration officielle de ce qui est devenu l'exposition internationale de Nice, elle reçut de ses parrains le nom grec d'*Antipolis*. Ce nom devait lui rappeler que, placée en avant de toutes les autres colonies phocéennes, ses sœurs aînées, elle était leur vigie, leur sentinelle en face des Ligures, qui, dans ce temps-là, étaient turbulents et sauvages. Les Ligures sont encore un peu turbulents aujourd'hui, mais ce ne sont plus des sauvages. Ils déploient même, pendant la *season*, la plus louable ingéniosité dans l'art délicat et lucratif de plumer l'étranger, pour sa plus grande satisfaction et la leur.

Les Romains firent d'Antipolis une place forte de premier ordre. Ils creusèrent un port, construisirent un aqueduc, un temple, un théâtre, un cirque. Les Thuriau-Lacour d'Antibes fabriquaient de

certains pâtés de thon, dont les poètes latins parlent comme les poètes seuls savent parler des bonnes choses. Hélas ! Le temple a été remplacé par une église. Dieu y a gagné, sans doute ; mais, pour l'honneur des architectes romains, je veux croire que l'art y a perdu. Le théâtre a été rasé, au grand siècle, par ordre de Vauban, qui avait besoin d'un espace libre pour y établir un parc d'artillerie. Le cirque a vécu ce que vivent les cirques, quand ils n'ont pas l'avantage de posséder une écuyère aussi séduisante que la gracieuse Sabine Rancy. L'aqueduc s'est effondré. Les remparts ont disparu. Seules, trois tours carrées qui défendaient l'acropole antipolitaine existent presque encore. Une d'elles soutient en l'air, à une louable hauteur, le carillon paroissial. La seconde abrite la tête sacrée de monsieur le sacristain. Quant à la troisième, elle sert d'appui à la grande nef de l'église, comme une béquille à un boiteux.

Pendant treize siècles, Antibes fut saccagée à tour de rôle par les Barbares, les Normands, les Sarrasins, les soldats de Charles-Quint et ceux des ducs de Savoie. Les beaux jours des pâtés de thon étaient passés.

Les dévots de Monte-Carlo apprendront avec plaisir que la famille princière des Grimaldi descend en droite ligne d'un certain Thibaud ou Grimoald qui fut le premier comte d'Antibes, en 759. L'anse de Saint-Roch est donc l'œuf d'où sont sortis les princes sérénissimes qui ont pitoyablement recueilli dans leurs états la roulette traquée de toutes parts. Charité louable ! à laquelle je dois d'avoir perdu un dollar, la seule et unique fois que je me sois approché, autrement qu'en spectateur, du tapis vert, symbole de l'espérance déçue.

Tels étaient les illustres souvenirs que je roulais dans ma tête, lorsque, le samedi, 22 mars 1884, à 10 heures 52 minutes du matin, le train non rapide, numéro 480, me déposa sur le marchepied de l'omnibus de l'hôtel Escouffier, lequel partage, avec l'hôtel des Aigles d'or, la clientèle des étrangers de distinction qui s'égarent de temps en temps dans les ruelles de l'antique Antipolis.

Hôtel Escouffier ! Je trouvai à ce nom une redondance de bon augure. Rien qu'à le lire, je me rappelai les fameux pâtés de thon, les grasses boustifailles des gourmets de Rome. Hélas ! le sommelier qui me reçut à la porte de l'*hostellerie*, en faisant décrire à son frac blanchi par l'usure une courbe disgracieuse dans laquelle je crus

reconnaître un salut, ne put m'offrir qu'un déjeuner à trois francs, vin compris, dont une bouillabaisse inférieure à celles de la Réserve, formait le principal et le moins maigre ornement. Les cendres de Lucullus ont dû frémir dans leur urne, pendant que je faisais de vains efforts pour m'assimiler des mets indécis, à la confection desquels la main du baron Brisse était demeurée étrangère.

Après le déjeuner, je me mis en devoir de visiter la ville, sans voiture ni *cicerone*, mais le *Joanne* à la main et la lorgnette en bandoulière.

La place Nationale marque à peu près le centre. Elle est assez belle. Elle est plantée d'arbres et ornée de bancs et de becs de gaz, ou, du moins, elle doit l'être aujourd'hui. Au milieu se dresse une colonne blanche sur le fût de laquelle je lis cette inscription un peu effacée et incomplète : « La conduite d'Antibes en 1815 ne sortira jamais de ma mémoire. — Paroles du roi à la députation du Var... » Le roi en question est Louis XVIII. En 1815, les habitants d'Antibes se défendirent vigoureusement contre les Alliés. La même année, ils mirent ingénûment au violon les ambassadeurs de S. M. l'empereur et roi, qui venait, comme Henri IV, de débarquer au golfe Juan avec une petite armée pour reconquérir sa couronne. Auquel de ces deux événements se rapportent les « paroles du roi ? » De l'autre côté, une main républicaine a gravé : « Colonne commémorative transformée en fontaine monumentale. » Et, de fait, les maçons antibois étaient fort occupés, à ce moment-là, à flanquer la colonne de quatre bénitiers en marbre blanc qui, vraisemblablement, sont destinés à verser de l'eau dans un grand bassin rond en ciment, construit au-dessous.

A l'est, s'ouvre une autre petite place, assez semblable à un *trivium* de Pompéi, ornée d'une fontaine, « monumentale » aussi probablement. De là partent deux ruelles : l'une, tortue et plongeante, se casse le nez contre le mur d'enceinte ; l'autre, grimpante et tortue, débouche en face de l'Hôtel-de-Ville, grande bâtisse sans prétention aucune. La place Masséna à droite et la rue Aubernon, son prolongement, à gauche, forment au-devant une fort belle promenade. De la rue Aubernon on descend au port par une ancienne porte, autrefois munie d'un pont-levis, et qui a conservé comme un petit cachet *vaubanesque*. Sur le cours Masséna, un grand vilain mur,

nu comme la Vérité, est décoré du nom de « théâtre ». Le susdit théâtre est desservi, une fois par semaine, par la troupe de Cannes.

Derrière l'Hôtel-de-Ville et plus haut se dresse la « cathédrale », fondée sur l'emplacement d'un ancien temple de Diane, et, depuis plusieurs siècles, veuve de son évêque. La façade en est d'un classique honnête; l'intérieur, d'une propreté douteuse. A l'entrée, deux bénitiers en marbre blanc d'un travail assez délicat attirent les regards. Chacun des nombreux autels de la nef et des bas-côtés est surmonté d'un rétable, grande machine en bois déplorablement sculpté et doré. Aux fenêtres de la grande nef, sous la voûte, de pseudo-verrières en papier chromolithographié se décollent par places, et pendent lamentablement le long des murs, comme des loques qu'on aurait mises à sécher. Point d'œuvres d'art. Point de monuments. La « cathédrale » marque le point culminant de la ville, et on en aperçoit de tous côtés le toit sombre serré entre ses pittoresques tours antiques, sans que du parvis on puisse rien voir, tant elle est soigneusement étranglée par un cercle de hautes maisons.

Ce qu'il y a de plus joli à Antibes, c'est le port, en forme de naumachie romaine, à l'extrémité d'une petite baie nommée anse de Saint-Roch, terminée de l'autre côté par le Fort-Carré, pittoresquement jeté par Vauban sur une croupe rocheuse. Il est protégé par un long môle à arcades, œuvre de Vauban aussi, très élevé, arrondi en croissant au-dessus d'un large quai semi-circulaire. Ce port n'est pas aussi encombré que les *docks* de Londres. Une douzaine de caboteurs seulement se balancent sur l'eau, portant des noms de petites villes du golfe de Gênes. Quelques jolis bateaux de plaisance sont en réparation sur le chantier. Du balcon qui entoure le fanal à l'entrée du port, je braque ma lorgnette sur Nice, dont je reconnais maint détail. Le golfe de Nice, le Fort-Carré, la petite baie, la ville en dégringolade, avec son église tout en haut, la mer bleue sous le ciel bleu : tout cela constitue un spectacle charmant dont je m'arrache avec peine pour regagner la station du chemin de fer, au moment où le soleil se fait tout rouge pour jeter un dernier adieu aux hommes, avant de se coucher derrière les hautes montagnes qui masquent l'horizon.

FRANÇOIS COLLET.
